



L'ORGANE DE LA MILICE,

QUÉBEC, JEUDI, 21 SEPTEMBRE 1865.

☛ *Ceux de nos abonnés qui changent de résidence sont priés d'en avertir l'administration s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception de notre journal.*

Tous les regards sont en ce moment tournés du côté du camp d'instruction militaire Laprairie, où la fleur de notre jeunesse est maintenant occupée à faire son premier essai de la vie des camps, et son premier pas dans la carrière des armes. Si l'on en croit les nombreuses correspondances qui ont paru dans plusieurs journaux, nos héros ont trouvé l'apprentissage des plus rudes; et un malheureux hasard a voulu concourir à le leur faire croire encore plus dur. A peine étaient-ils arrivés samedi dernier, qu'un orage épouvantable éclata, et que la pluie vint les tremper jusqu'aux os. Et encore il leur fallut se coucher sans souper, tous grelottants pour se réveiller à moitié flottants, comme les soldats d'Alexandre Le Grand dans les déserts de la Thrace. Ajoutons à ce que tous ne purent avoir à déjeuner. Pas une goutte d'eau-de-vie, pas un petit vers de vin pour ranimer leurs membres engourdis; pas même du pain pour tous le monde. Vraiment! nos jeunes canadiens se sont conduits comme des vétérans, et nous les félicitons sincèrement d'avoir pu souffrir ainsi sans murmure, car on dit que malgré tout ce qui a pu advenir, rien n'a pu les abattre, ni leur faire renoncer à la gaieté joviale qui avait présidé à leur arrivée.

Après tout, il n'y avait guère moyen de trouver à redire, et leurs mésaventures sont plutôt dues au hasard qu'au défaut d'organisation. On peut comprendre facilement quelle confusion a dû régner lors de leur arrivée au camp, et s'il est quelques petits détails auquel on avait oublié de pourvoir, on ne peut que féliciter ceux qui avaient la direction d'en avoir omis si peu, et d'avoir en un si court espace de temps, organisé chacun des différents corps.

Maintenant, le premier malaise est passé, chacun a pourvu à ce qui lui manquait, et ceux qui s'étaient un peu laissés abatre par le mauvais temps, sont revenus à leur première gaieté avec les beaux jours.

Les divers emplois que nécessite une pareille organisation, vont être remplis par tous les élèves à tour de rôle, afin de devenir compétents et aptes à tout ce qui constitue le militaire et particulièrement l'officier.

Leurs premiers essais ont été des coups de maître, s'il nous est permis d'en juger par le discours suivant que leur a adressé le colonel McDougall l'Adjudant-Général du camp, et que nous nous empressons de publier :

« Je suis plus que satisfait des résultats obtenus jusqu'à ce jour et ce que je vois me permet de bien augurer pour l'avenir. Il se présente dans les com-

mencements une foule de difficultés; ces difficultés sont de deux sortes; les unes d'organisation; nous en viendrons à bout; les autres de température. Les temps ne sont pas beaucoup sous le contrôle militaires; néanmoins la chose est sous considération. Nous exigeons une discipline sévère; parce qu'un corps armé est une foule armée (mob) et qu'il devient dangereux même pour ses amis. Obéissez donc volontiers aux ordres de vos supérieurs. Je me rappelle que samedi, à Montréal, lors du dernier départ du *Beaver*, j'étais en habit bourgeois. Un élève, malgré l'ordre, embarqua sur le vapeur par les côtés. J'allai le trouver *incognito* et lui représentai en riant sa supercherie, en lui demandant de sortir par la voie naturelle. « Pourquoi dit-il; bien d'autres qui sont embarqués comme moi ne le feront pas; c'est une bêtise. » Je tiens seulement à vous faire remarquer qu'on ne doit pas s'occuper si les autres obéissent ou non; on doit toujours faire son devoir.

« A voir la brigade qui est devant moi, on peut dire qu'avec quelque temps d'exercice, aucune brigade du monde ne pourra la surpasser, et l'extérieur des hommes qui la compose est vraiment incomparable.

« Le gouverneur s'intéresse vivement à l'école. Je vais lui faire un rapport favorable. Il part le 26 et il dira toutes ces bonnes choses en Angleterre. »

Ce discours nous fait voir que les cadets des différentes Ecoles militaires, n'ont pas encore oubliés ce qu'on leur a appris. On ne sait pas encore si les élèves de Toronto ont surpassé leurs confrères du Bas-Canada, comme on l'avait fait espérer. Cependant, si nous pouvons juger par ce que nous entendons dire de tous côtés, la partie sera plus que chaudement disputée, et nous en sommes sûrs, les Bas-Canadiens ne seront pas les inférieurs en connaissances militaires, tant théoriques que pratiques.

CLOTURE DU PARLEMENT.

Lundi après midi, le 18 courant, Son Excellence le Gouverneur-Général s'est rendu à la salle des séances du Conseil Législatif où, avec le cérémonial ordinaire, il a prorogé les chambres par le discours suivant :

« *Honorables Messieurs du Conseil Législatif: Messieurs de l'Assemblée Législative:*

Je suis heureux de pouvoir mettre fin à vos travaux parlementaires.

« L'Acte que vous avez passé pour la codification et la refonte des Lois Civiles du Bas-Canada ne peut manquer d'avoir d'heureux résultats pour ceux qui sont destinés à vivre sous le régime de ces lois.

Les Actes que vous avez passés pour l'abolition de la peine de mort en certains cas, et pour l'amélioration du système d'enregistrement et de la loi des écoles secondaires (grammar schools) du Haut-Canada, contribueront aussi, je n'en doute pas, au bon gouvernement et à la prospérité du peuple de cette Province.

« *Messieurs de l'Assemblée Législative:*

« Je vous remercie des subsides que vous avez votés pour le service public de la Province, et je vous assure que je n'aurai rien de plus à cœur, ainsi que mes aviseurs, que de les administrer avec économie.

« *Honorables Messieurs et Messieurs:*

« Je vous félicite de l'abondante récolte dont il a plu à la divine Providence de favoriser notre pays, et je me flatte que, de retour dans vos foyers, vous userez de votre influence parmi le peuple que vous représentez, de manière à lui faire témoigner sa reconnaissance envers le Tout-Puissant, par l'accomplissement consciencieux de ses devoirs sociaux, dont le bien-être général de la communauté dépend tout autant que de l'accomplissement des devoirs politiques. »

Nous empruntons à l'*Union Nationale* les correspondances qui suivent :

CAMP D'INSTRUCTION MILITAIRE DE LAPRAIRIE.

Dimanche après-midi.

Mon cher rédacteur,

Par la pluie battante que vous savez, nous utilisons le temps par l'organisation complète du camp en trois bataillons, formant l'aile droite, le centre et l'aile gauche. Les deux premiers sont campés dans la commune et le troi-

sième dans les casernes. Le bataillon du centre, entièrement composé de canadiens-français, est fort de dix compagnies de 40 hommes et un certain nombre d'élèves sont attendus demain.

Il est difficile de se faire une idée de la confusion du camp, hier, au moment de l'arrivée des élèves. Le bateau employé pour le transport de Montréal à Laprairie ne put prendre à son bord que la moitié des élèves désireux de partir par le voyage de 2½ heures. J'étais heureusement du nombre de ceux qui arrivèrent au camp à 4 heures et lorsqu'on eut empli les paillasses, reçus les couvertes, il était six heures et la nuit était venue. Beaucoup de cette ouvrage aurait pu être préparé d'avance par les réguliers; mais on dirait que les officiers chargés de la direction du camp font leur école tout autant que les élèves. Ainsi les élèves auraient dû recevoir l'ordre de se rendre à Laprairie avant midi et toute l'après-midi n'eût pas été de trop pour l'organisation du camp.

Il faisait donc nuit complète lorsque 5 à 600 élèves arrivèrent au camp avec tout leur bagage.—Jugez de la confusion indicible où il se trouvaient.—Les malles furent égarées et à l'heure qu'il est la moitié des élèves n'ont pu arriver à leur effets.—Quelques-uns purent obtenir une couverture pour la nuit, mais pas la moindre petite feuille pour couvrir les inégalités du sol.—A deux heures notre tente qui comptait déjà dix hommes recevait quatre nouveaux élèves. A neuf heures nous avions établi un feu de bivouac fort gai à l'aide de quelques débris de planches enlevés aux clôtures voisines, lorsqu'une voix sévère interrompit nos joyeux propos par un « put out that fire » !! C'était notre commandant le colonel Wolsley qui, avec une sévérité toute britannique, nous refusait ce qui est permis dans tous les camps réguliers « un feu de bivouac. » C'était la première des épreuves dont nous devions souffrir. A onze heures notre tente était visitée à chaque instant par des élèves qui n'avaient pas même d'abris et qui devaient passer la nuit à contempler les astres brillants du ciel, tandis que plusieurs tentes réservées aux officiers et non occupées leur étaient défendues.

Je ne vous parle pas du souper pour l'excellente raison que personne n'a pu avoir une bouchée de pain pas même ceux qui étaient au camp depuis onze heures du matin. Aussi après une nuit pénible passée dans des tentes dont une s'affaissa sous l'effort du vent et de la pluie, nous nous réveillâmes de très bonne heure ce matin. Notre première pensée fut d'aller au fleuve, prendre un réconfortant. Malheureusement il n'était pas permis de se laver plus haut que les genoux; le bain était défendu. Décidément on veut faire de nous des soldats à l'eau de rose, en nous défendant tous les exercices viriles.

Il était onze heures ce matin, lorsque le déjeuner composé de pain, de beurre et de café fut prêt. Vous le dirai-je, ce régime auquel les constitutions vigoureuses résistent parfaitement, est trop sévère pour les élèves faibles, et un jeune haut-canadien est tombé en syncope à onze heures ce matin, au moment où il était dans les rangs. Nous lui demandons s'il a déjeuné, et il nous répond qu'il n'a ni soupé ni déjeuné. Un élève lui offre une tasse de café, qui le ramène en partie.

A deux heures la soupe a été servie et elle était irréprochable, ainsi que la viande et tout le menu du dîner. Nos élèves cuisiniers font des miracles d'art culinaire. Au reste la gaieté la plus franche et la plus bruyante règne quand même. Chansons joyeuses, quolibets, réparties se répètent d'une tente à l'autre, et pendant toute la nuit, il n'y a pas une heure de silence complet. Le violon énergiquement joué nous rappelle les gigues voleuses des concessions, pendant que plus loin la Marseillaise et le « God save the Queen » mêlent leurs sympathies et donnent de la musique pour tous les goûts. Au dessus de tout cela, les honneurs donnés aux discours improvisés, les saillies spirituelles d'un campement à l'autre, en un mot rien n'est original comme le camp du centre tandis que les deux ailes sont plongées dans un silence digne du « spleen » des fils d'Albion.

UN ELÈVE.

17 Septembre, 1865.

M. LE RÉDACTEUR,

Voici enfin les futurs héros de la grande armée canadienne casés dans des tentes comme de vrais soldats. Nous sommes arrivés hier, comme vous le savez, par le « Beaver » qui a dû faire trois voyages pour transporter le grand nombre d'élèves. Nous sommes au-dessus d'un mille. Je vous apprendrai dans une prochaine correspondance notre nombre précis ainsi que d'autres détails qui pourront être intéressants pour vos lecteurs.

Tout jusqu'à présent a été pour le mieux dans le camp, sauf que plusieurs d'entre nous n'ont pas eu de quoi manger ni de quoi se garantir du froid pendant la nuit. Nos